

Stephen Girard

(1750- 1831)

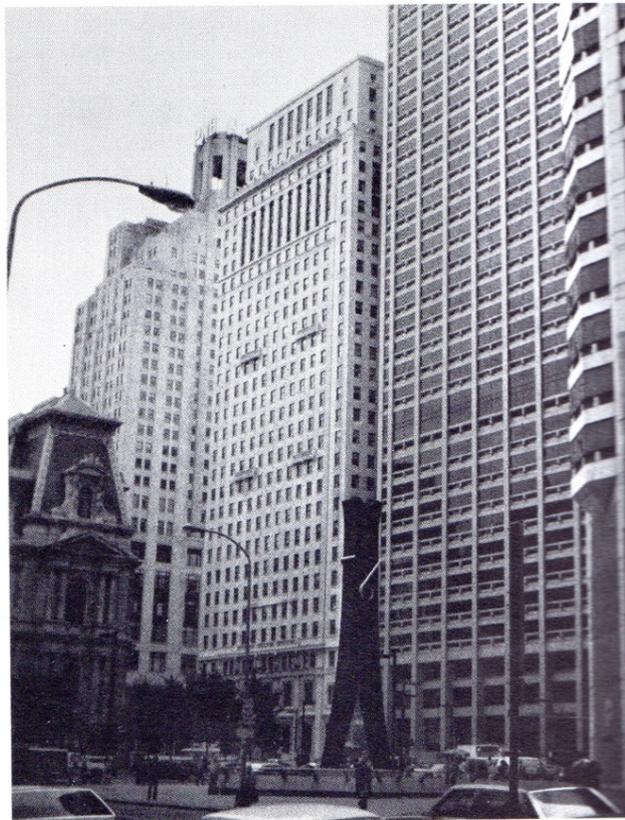
C'est en 1977, à l'occasion du bicentenaire du départ au Verdon de La Fayette sur son navire « *La Victoire* », construit à ses frais dans les chantiers girondins, que s'était fait le jumelage des ports de Bordeaux et Philadelphie tous deux ports maritimes accessibles par un fleuve, la Garonne pour l'un et la Delaware pour l'autre. À la fin du banquet traditionnel le président américain leva son verre et dit : « *Je suggère que nous levions nos verres en souvenir de votre illustre compatriote Stephen Girard, célèbre marin bordelais, que nous considérons comme un des grands bienfaiteurs des États de Pennsylvanie et de Delaware. Et je vous propose de nous rendre en pèlerinage à sa maison natale toujours debout au coin de la rue Ramonet et du Quai des Chartrons* ».

Les Bordelais, complètement interloqués n'en revenaient pas. Qui était donc ce Stephen Girard dont rien n'évoquait l'existence à Bordeaux ? Et de lever leurs verres dans un recueillement hypocrite avant de se rendre rue Ramonet, conduits par les Américains. Un comble !

Piqué au vif, le Président du Port Autonome de Bordeaux, Robert Mathieu, décida d'y voir clair lors d'un voyage aux USA en se rendant sur place. Après être passé à la National Library de New-York, à celle du Congrès à Washington et enfin à celle du Collège de Philadelphie, il put à travers d'abondantes archives (dont des milliers de lettres personnelles et commerciales) découvrir l'incroyable parcours de Stephen Girard, marin bordelais, devenu au début du XIX^e siècle le plus grand armateur américain et le premier millionnaire en dollars des USA. À une époque et dans des lieux qui enflamment l'imagination par l'accélération de l'Histoire qui atteignit des sommets pendant les quarante années où il traversa les épisodes de l'indépendance des États-Unis, de sa guerre d'indépendance avec l'aide française, la difficile croissance de la jeune République, la Révolution française, puis l'épopée napoléonienne et enfin la Restauration. Parti comme mousse de Bordeaux, il fallut à Stephen Girard des qualités hors du commun pour, à travers revers et succès, devenir pendant ce temps le créateur d'une compagnie de navigation couvrant le monde, de Macao la chinoise à Saint Pétersbourg la russe ; pour devenir un héros par son attitude héroïque durant la terrible épidémie de fièvre jaune de 1776 ; pour créer la banque qui porte toujours son nom et sauva l'indépendance des jeunes

États-Unis lors de la guerre de 1812 contre la Grande Bretagne ; pour échapper à la tentative utopique d'aller délivrer Napoléon à Sainte Hélène et enfin avoir créé le Collège qui porte toujours son nom.

Robert Mathieu fut d'autant plus frappé par sa découverte qu'il découvrit que la principale avenue de Philadelphie s'appelle « Girard Avenue » qui passe devant la mairie entourée par la « Girard Plaza » et dont l'un des côtés est occupé par l'imposant building de la « Girard Bank ».



La Moderne Girard Bank
sur la Girard Plaza à Philadelphie.

De plus, cette avenue file plus loin vers un enclos de 20 hectares entouré de hauts murs qui abrite le *Girard Collège*, véritable cité universitaire chargée de prendre totalement en charge chaque année l'éducation et l'instruction d'enfants de 7 à 17 ans, orphelins et pauvres. Le hasard voulut enfin que ce fût un 20 mai, jour anniversaire de la naissance à Bordeaux de Stephen Girard, ce qui permit à Robert Mathieu d'assister à la cérémonie qui s'y déroulait tous les ans à cette occasion. Il entra dans le pavillon d'honneur, réplique exacte et grandiose de l'Église de la

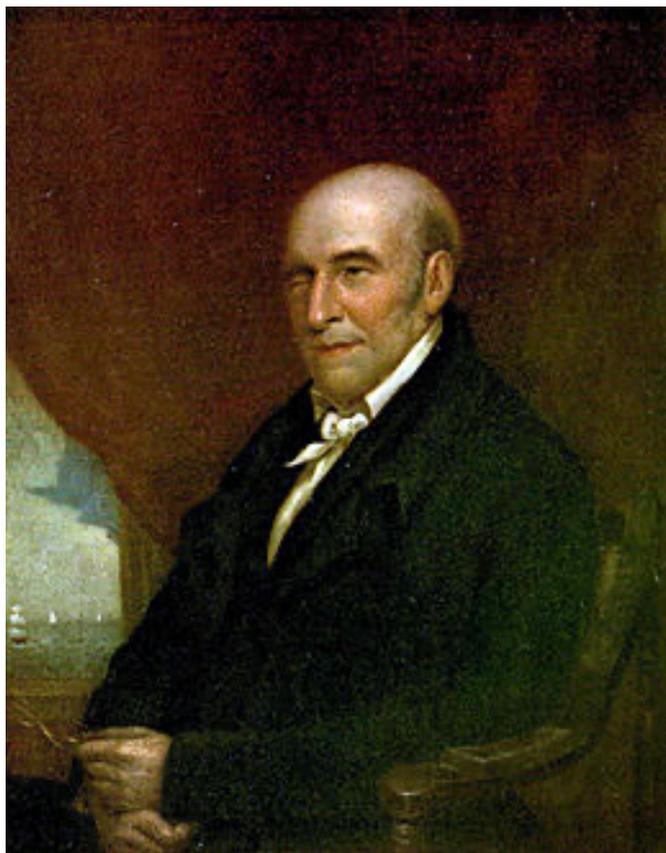
Madeleine à Paris, passa devant le cénotaphe du fondateur encadré à droite par le pavillon des USA et à gauche par le pavillon français, pénétra enfin dans le grand hall où, en présence de centaines d'anciens élèves de tous âges et des autorités de Philadelphie, se déroula l'hommage à Girard terminé par le hissage des couleurs américaines et françaises tandis que les enfants chantaient en cœur la Marseillaise, paroles et refrain en français...

Attirée par le commerce portuaire, la famille Girard avait quitté Bergerac au XVII^e siècle pour Bordeaux, devenu le premier port de France, où elle avait prospéré au point que Pierre Girard, le dernier en date, y était devenu un armateur après avoir servi deux ans sur les vaisseaux du Roi, et reconnu « pilote et capitaine de navire » avec la Croix de Saint Louis pour ses faits d'arme. Comme tout bon bordelais il trafiquait avec les « Isles » le sucre et la mélasse contre le blé, le chanvre et les produits manufacturés. De son mariage avec Odette Lafargue « de la paroisse de Saint Rémi » il eut huit enfants dont Étienne en 1750 baptisé à la basilique Saint Seurin et le premier des garçons donc le futur héritier, suivant les principes de l'époque. Placé pour ses études chez les Jésuites, Étienne se fit rapidement remarquer comme étant un enfant « pas comme les autres », autoritaire et bagarreur. Porté par les récits de marin de son père, il ne pensait qu'à partir un jour avec lui quand survint un accident qui bouleversa sa vie alors qu'il avait onze ans. Un jour que sa mère l'avait chargé de surveiller les huitres qu'on déposait un instant sur le feu pour les faire s'ouvrir, l'une d'elle explosa et une coquille lui laboura le côté droit du visage, blessant son œil et le défigurant atrocement. Devenu borgne et laid, il devint l'objet de risées et de moqueries qui le bouleversèrent, surtout qu'au lieu de retrouver du réconfort à la maison, sa balafre, si elle désolait sa mère, irritait son père qui pensait qu'avec un tel handicap il ne pourrait jamais commander un navire et qu'il lui fallait changer d'option. Il décida qu'il deviendrait homme de loi ou d'Église et qu'il lui fallait pour cela passer par le collège des Dominicains à Sorrèze dans le Rouergue. Étienne repoussa frénétiquement cette éventualité, refusa de retourner chez les Jésuites à Bordeaux et son père étant reparti sur les mers, il devint un enfant des rues.

Il ne perdit pas au change car sa mère lui donna raison, se chargea d'instruire son fils meurtri et fit merveille. En effet, durant ses longues solitudes de femme de marin, elle s'était plongée dans des lectures « dangereuses » sur les Encyclopédistes que l'on s'arrachait depuis peu dans les salons de province et elle rendit Étienne aussi curieux qu'elle pour les idées nouvelles, notamment le *Contrat social* de J.J. Rousseau qui la marqua profondément. Malheureusement sa mère, épuisée par ses huit enfants et la gestion des affaires pendant les longues absences de son mari,

mourut prématurément quand Étienne avait douze ans. Son désespoir s'accrut quand son père se remaria avec une veuve de Saint Domingue qui le détesta et lui rendit la vie intolérable au point que le jour de ses quatorze ans, il supplia son père de l'embarquer sur un de ses vaisseaux, ce que celui-ci accepta facilement pour se débarrasser de cet enfant inutile et encombrant. À quatorze ans il partit donc comme mousse à tout faire sur le *Pèlerin* dont le capitaine avait ordre de le traiter le plus sévèrement possible en lui enseignant l'art de naviguer.

Ce régime lui convint finalement assez bien car sa disgrâce physique l'avait profondément changé. Il savait qu'à tout nouveau contact son interlocuteur aurait inmanquablement en le dévisageant une secousse de recul du regard et un comportement aussitôt différent. Il était devenu un adolescent amer, introverti, furieux de l'injustice du sort qui lui était fait et bien décidé de prendre sa revanche contre son infortune. Être marin, face aux éléments naturels, loin des confrontations humaines, lui permettait de se forger une nouvelle personnalité capable de surpasser la relégation où il se trouvait. Pour ce faire, il boulingua pendant dix ans entre Bordeaux et les ports du Cap François et de Port au Prince en Haïti, de la Nouvelle Orléans en Amérique et des escales en Afrique pour la traite des noirs qui, à l'époque, ne posait aucun problème moral. Montesquieu, un de ses maîtres à penser, n'avait-il pas écrit : « *On ne peut se mettre dans l'esprit que Dieu, qui est un être très sage, ait mis une âme, surtout une bonne âme, dans un corps tout noir !* ». Les sensibles justifiaient ce négoce en expliquant qu'à la différence des Arabes qui accaparaient des esclaves par la force lors de razzias, les marins européens ne faisaient qu'acheter des noirs déjà réduits en esclavage par des roitelets locaux. Exigeant avec lui-même il finit par exceller à toutes les manœuvres qu'on exigea de lui, d'abord moussaillon et cuistot, puis marin au maniement des voilures par tous les temps et les dangers, enfin navigateur aux cartes et au sextant, et commerçant prenant des cargaisons, affrontant les documents à remplir, les réglementations à tourner dans le monde dur et âpre des affaires maritimes.



Portrait de Stephen Girard

Au fur et à mesure de sa progression, il approfondit lors de ses retours à Bordeaux les idées auxquelles sa mère l'avait formé et fit mieux connaissance avec Montesquieu, Rousseau et Voltaire et toutes ces idées généreuses et ces sentiments élevés qui rompaient avec l'ordre existant. Le père Girard finit par être sensible à la réussite de son fils, ce saute-ruisseau défiguré, devenu un homme accompli et respectable, un rude marin, un commerçant et même un penseur. Et au retour d'un de ses bateaux dont Étienne avait pris le commandement dans une affreuse tempête après le décès de son capitaine, il obtint, grâce à ses relations, qu'Étienne reçoive son brevet de capitaine sans avoir, à cause de son infirmité, fait son stage dans la Royale.

Parvenu à 24 ans à être capitaine au long cours, négociant avisé, Étienne quelque peu gonflé sans doute par sa nouvelle importance, voulut voler de ses propres ailes pour parvenir à la réussite à laquelle il aspirait follement pour se venger du rejet honteux où l'avait réduit sa disgrâce faciale et fit une erreur déterminante pour son avenir. Considérant que le commerce triangulaire avec les Antilles ne rapportait guère, il pensa mieux faire que les autres en vendant des articles de luxe aux riches planteurs qui ne commerçaient que par le sucre et de blé. Il acheta des caisses de chapeaux de castor, d'ombrelles, de selles, de harnais, de

fusils de chasse et d'argenterie pour les vendre à Saint Domingue à son seul profit. Il n'était pas question de les faire financer par son père, car c'était une tradition familiale de ne jamais s'endetter, mais il découvrit que plusieurs bordelais étaient disposés à lui vendre à crédit. Flatté de la confiance qu'on lui faisait, bien que ce fût plus dû à la renommée de son père qu'à ses qualités, il signa pour 15.000 livres de traites payables à son retour de Saint Domingue. Mais il dut vite déchanter car il s'était lourdement trompé : non seulement son stock ne correspondait pas aux besoins des planteurs et se trouvait invendable, mais en plus il s'aperçut que ses fournisseurs spéculaient sur son incompetence et l'avaient estampé comme un enfant. Il le brada donc pour rien et se retrouva couvert de dettes. Les créanciers se tournèrent vers son père qui refusa d'acquitter les dettes de son fils et finalement un juge condamna Étienne par défaut à une peine de prison jusqu'au remboursement de la dette. L'accès au territoire français lui devenait donc interdit.

Lourdement puni par cette grosse erreur commerciale, la première de sa vie, Étienne Girard sut en tirer les leçons et ne fit plus jamais une affaire sans en avoir auparavant examiné méticuleusement tous les aspects et les pièges possibles. C'est ainsi qu'il s'engagea **[en 1775 ?]** après moult réflexions avec un armateur de New-York, Tom Rundell, pour commander un de ses bateaux destiné à trafiquer entre New-York et Saint Domingue. Non pas pour un commerce régulier mais pour de la contrebande ... Depuis qu'en 1773 les Bostoniens avaient jeté à la mer 343 caisses de thé plutôt que de payer les taxes que Londres voulait leur imposer, la rébellion, qui devait aboutir à la guerre d'indépendance des États-Unis, avait pris de l'ampleur. Les croiseurs anglais inspectaient systématiquement tous les bateaux américains et les confisquaient si on y trouvait des marchandises non déclarées. En prenant Girard comme capitaine, Rundell tablait que son bateau, commandé par un français échapperait aisément au contrôle anglais, surtout s'il avait Saint Domingue comme port d'attache et naviguait donc sous pavillon français. La manœuvre était simple. Dès que leur bateau la *Mary*, immatriculée à New-York, quittait les côtes américaines, un coup de peinture effaçait *Mary* sur l'étrave remplacé par *Jeune Bébé* immatriculé à Port au Prince et battait pavillon français. Il fallait faire vite et surtout à bon escient pour que le *Jeune Bébé* (curieux nom mais pas sans raison) puisse aller où il voulait avec ce qu'il transportait. Ce système très lucratif pour les deux associés dura deux ans, mais finalement la *Mary* fut signalée comme contrebandière avec ordre de l'arraisonner. Prévenu, Étienne Girard, voyant une frégate anglaise à l'horizon, se réfugia le 7 juin 1776 à l'entrée de la rivière Delaware dans le petit port de Lewston. Mais la présence anglaise ne se relâchant pas, il finit prudemment par remonter la Delaware pour se réfugier au port de Philadelphie qu'il atteignit le 4 juillet 1776. Sa vie bascula alors du tout au tout vers un nouveau destin.

Philadelphie

Une fois son navire bien amarré au port, Étienne Girard, sous une grosse chaleur de juillet, alla découvrir cette ville de 20.000 habitants renommée pour son austérité et par son peuplement majoritaire de Quakers intransigeants. Mais quelle ne fut pas sa surprise de rencontrer au contraire une foule de gens divers faite d'artisans, de matelots, de bourgeois, d'ouvriers, d'hommes et de femmes qui convergeaient en discutant ferme vers la place de la State House où, apprit-il, siégeaient depuis plusieurs jours les délégués des 13 colonies britanniques réunis en congrès et en rébellion contre la rapacité de Londres et où se discutait, paraît-il, une décision importante. Alors que la tension était lourde dans un grondement continu, un cri unanime s'éleva soudain à l'apparition au balcon d'un personnage en grand habit, épée au côté, tenant un rouleau de parchemin, qui demanda un silence immédiat. Après un discours sur les droits à la vie, la liberté au bonheur et à celui des peuples à disposer d'eux-mêmes, il déclara qu'en conséquence ce 4 juillet 1776 les Congressistes avaient voté à l'unanimité l'indépendance des États-Unis d'Amérique ... Aussitôt un hurlement formidable jaillit de milliers de poitrines et dans une émotion délirante les gens s'étreignaient, les chapeaux volaient, les chansons s'élevaient. Le gros bourdon de la State House se déclencha couvrant toutes ces sonorités pour annoncer solennellement et joyeusement à la terre entière de l'incroyable et merveilleuse nouvelle de la naissance d'une république.

Porté par la foule en délire, Étienne Girard passa devant le cabaret la *City Tavern* où il entra pour se réfugier de la cohue. Bien lui en prit car à travers la fumée des chandelles et les hurlements de joie, il distingua une grande table où siégeaient dans une grande agitation des membres du Congrès qu'on acclamait sans fin et qu'on lui désigna comme étant les frères Adams, Henry Lee, Stephen Hopkins, Thomas Jefferson et **Bernard [Benjamin ?] Franklin**, l'inventeur du cerf-volant électrique, du mât de paratonnerre et de tant d'autres merveilles ... Emporté par ces rencontres exceptionnelles et l'ambiance extraordinaire dans la taverne, il finit par réaliser la température d'étuve qui y régnait et qu'essayaient de combattre des serveuses chargées de plateaux de verres de bière, tournoyantes entre les tables. Il en remarqua une qu'on appelait « Polly » jolie et gaie qui vint le servir avec un sourire qui le frappa car elle n'avait eu aucun recul devant son visage défiguré. Tout au long de cette soirée mémorable autour des membres du Congrès dont il suivait avec ferveur les apartés comme les traits d'esprit, il se rendit compte qu'il s'en distrait de plus en plus à chaque passage de Polly qui le lui rendait bien avec un regard qui l'émouvait. Et il se promit de la revoir autrement.

Cette fabuleuse journée du 4 juillet 1776 changea brutalement la vie d'Étienne Girard car il y était deux fois tombé amoureux. De Polly d'une part et des États-Unis de l'autre, dont la naissance de ces 13 nouvelles Républiques l'avait bouleversé tant elles répondaient à ses pensées humanistes et philosophiques, inculquées par sa mère à Bordeaux : les premières depuis celle de Rome 1.800 ans avant ! Il était solidaire avec cette déclaration de courage, de lucidité et de raison, et déterminé à lutter avec les « insurgents » pour la victoire des jeunes républiques, dans les guerres qui allaient immanquablement surgir contre les Anglais, en leur apportant renseignements, nourriture et armes. Dans ce but il réalisa vite qu'il devait arrêter de courir les mers, où d'ailleurs il était connu comme le loup blanc depuis 12 ans, et devenir un armateur en pays américain afin d'avoir plus d'aisance pour forcer les blocus anglais. Devant de tels événements, une nouvelle vie enthousiasmante s'offrait à lui à 26 ans, et bien qu'il ait gagné suffisamment d'argent ces deux dernières années pour rembourser sa dette, il n'était plus question de rentrer à Bordeaux et encore moins de se remettre sous la férule paternelle et l'aristocratie des Chartrons, dont venait d'ailleurs de se dégager son frère Jean parti s'installer négociant à Saint Domingue. Il résolut de s'implanter à Philadelphie, la nouvelle capitale des démocraties américaines. Et puis il y avait ...Polly.

En quelques jours il réussit à vendre la cargaison de la *Jeune Bébé* et à la faire repartir avec son second pour New-York. Avec cet argent il acheta près du port un grand hangar accolé à une épicerie et un cabaret. En quelques mois il créa un commerce alimentaire étoffé et, grâce à Jean, fit rentrer en affrétant des navires espagnols quantité de vins, cognac, de bœuf, de morue et de sucre avant que les choses ne se gâtent pour les jeunes républiques. Outre ces stocks, toujours prévoyant, il acheta à Mont Holly dans le New-Jersey une ferme pour être approvisionné en légumes. Sans attendre non plus, il avait courtoisément la jeune Polly, toujours aussi avenante avec lui et ignorante de sa disgrâce physique et la persuada rapidement de vivre avec lui, maîtresse agréable s'occupant fort bien de l'épicerie et du cabaret. Incorporé volontairement à cette nouvelle nation dont il voulait partager le sort, il était prêt à affronter avec elle les tourments d'une occupation anglaise avec pour seul espoir l'intervention de la France qui s'annonçait par l'arrivée de volontaires en quête d'aventures ou poussés par des sentiments généreux de défense des libertés. C'est ainsi qu'en mars 1777 il croisa dans la rue un élégant jeune homme vêtu de l'uniforme blanc français portant en gentleman l'épée au côté. S'étant adressé en anglais à Étienne Girard pour lui demander où résidait Monsieur Wharton, celui-ci lui ayant répondu en français, l'inconnu se présenta :

- Je suis le marquis de La Fayette.
- Je suis le capitaine de navire Étienne Girard de Bordeaux.

Le marquis qui était bavard ne cessa de poser des questions, le marin qui ne l'était guère se contenta de l'accompagner jusqu'à la maison qu'il cherchait. C'est avec surprise qu'Étienne le vit passer trois jours plus tard caracolant aux côtés de Washington faisant défiler à Philadelphie, pour ranimer la confiance de la population, les régiments qu'il conduisait à l'ennemi. Hélas c'était pour être battus et permettre aux Anglais d'occuper la ville en septembre 1777. Les tuniques rouges y restèrent jusqu'en juillet 1778. Ce fut une période sombre, très peu documentée dans les archives, où Girard dut s'employer, autant qu'il le put, à soutenir la population avec ses stocks. Devant l'arrivée prochaine de la flotte française de l'amiral d'Estaing, les Anglais refluèrent sur New-York. L'espoir d'une victoire des « insurgents » changea le cours des événements au point qu'Étienne Girard prit deux décisions. La première fut de devenir citoyen américain de Pennsylvanie et à cette occasion il anglicisa son prénom en passant d'Étienne à Stephen. Cela ne le dissuada pas de continuer à vivre à la française avec ses meubles, bibelots, bibliothèque, vestiaire, vins de Bordeaux comme en témoignèrent tous ses visiteurs. Sa deuxième décision, pour bien marquer son ancrage définitif, fut son mariage en octobre 1778 avec Mary Polly Lum, fille d'ouvrier quaker du port. Mariage religieux qu'il n'annonça pas à son père de crainte de sa réaction, tandis que son frère Jean épousait à Saint Domingue une Irlandaise de La Nouvelle Orléans. En fait ce mariage fut un total échec car la lune de miel passée, Polly s'avéra coléreuse, sexuelle refoulée par ses aspirations de maternité déçues. Ses débordements continuels aboutirent à son internement définitif à l'hôpital psychiatrique de Philadelphie où elle mourut trente-cinq ans plus tard. Devenu méfiant à l'égard des femmes qui, du fait de sa disgrâce physique ne pouvaient avoir envers lui que des intérêts matériels, il codifia ses relations. Il imposa à ses maîtresses qui tenaient son lit et son train de maison un arrangement de « Housekeepers » lui permettant de rompre leur liaison dès qu'il le jugeait bon, tant pour ses sentiments que pour sa bourse. Il était obligé à cela par la législation du Delaware qui excluait la folie comme motif de divorce.

Durant la guerre d'Indépendance jusqu'à la victoire de Yorktown et le traité du 3 septembre 1783 qui consacra définitivement l'existence des États-Unis, Stephen (puisque'il faut désormais l'appeler ainsi) consacra son temps à améliorer sans cesse ses affaires, favorisé par l'enthousiasme envers tout ce qui était français depuis l'arrivée de l'armée de Rochambeau et la flotte de De Grasse. Dès cette époque il avait établi qu'aucun bénéfice n'était négligeable et qu'un métier en valait

un autre à condition qu'il rapporte. Il était ainsi devenu dur en affaires, d'où sa prospérité et la considération qui commençait à l'entourer. C'est à ce titre de franco-américain respecté qu'il participa activement le 13 mai 1782 à l'hommage solennel que le peuple américain rendit à la France par un énorme feu d'artifice, défilé militaire et banquet patriotique à la *State House* de Philadelphie, toujours capitale des États-Unis, auquel le chevalier de La Luzerne, nouvel ambassadeur de Louis XVI, répondit par un bal fastueux en l'honneur de la naissance à la Cour de Versailles du futur Louis XVII. Ébloui par le spectacle, Washington demanda à La Luzerne quel était le magicien à l'origine de cette féerie. Il lui répondit :

- « Un ingénieur militaire français de votre armée, général, le major L'Enfant, compagnon de La Fayette ».

- « Je m'en souviendrai » dit Washington.

Et dix ans plus tard il l'appela pour créer la future capitale, Washington, et la Maison Blanche.

La paix revenue, la prospérité décolla en Amérique et Stephen qui avait anticipé sur les périodes difficiles avec son magasin et sa taverne en profita. Quantité de propriétaires ayant été ruinés par la guerre, il racheta immeubles et propriétés rurales, toujours poussé vers l'agriculture à l'image de Rousseau prêchant le retour à la nature. Mais toutes ces acquisitions ne purent quand même le détourner de son atavisme de marin et de négociant et, à défaut de redevenir un capitaine au long cours, il devint armateur et bâtit peu à peu une flotte arborant le pavillon bleu à 13 étoiles et aux initiales *SG* qui pendant un demi-siècle sera vue dans tous les ports du monde. Dans un premier temps il s'associa avec son frère Jean à Saint Domingue en faisant construire à Philadelphie un brick de 200 tonneaux qu'ils appelèrent « *Les deux frères* » ou « *The two brothers* » (tactique déjà éprouvée) avec naturellement deux jeux de pièces d'identité à utiliser suivant les circonstances car, pour triompher des formalités des bureaucrates dans chaque port et chaque pays, il fallait faire preuve d'ingéniosité et de tous les artifices où la morale n'avait rien à dire. Pour pénétrer illégalement dans un port étranger, le capitaine prétextait un besoin d'eau ou de vivre, soit un mât menaçant de craquer, ou bien une voie d'eau. Et des cadeaux habilement distribués fermaient les yeux des responsables. Les combines employées par les deux frères leur permirent de faire de confortables bénéfices en affrétant d'abord des navires d'autres nationalités pour répartir les risques des cyclones tropicaux en automne et les piratages, importants à l'époque, et afin de sortir du cabotage dans les Antilles et de se lancer dans le trafic avec la France et l'Europe. Pour cela, Stephen Girard voulut prendre des contacts

personnels avec la maison Samatan de Marseille qui lui ouvrait la Méditerranée et il décida d'y aller lui-même.

Mais auparavant il se rendit à Charleston pour un projet qui lui tenait particulièrement à cœur, celui d'être reçu franc-maçon. En effet, à cette époque les Loges américaines diffusaient l'esprit humanitaire qui lui plaisait tant et constituaient de toute façon le marchepied indispensable à toute ascension sociale. Malheureusement pour lui, il avait appris qu'il ne serait jamais admis à la Grande Loge de Philadelphie car son Grand Maître refusait l'admission de toute personne atteinte d'une infirmité physique, donc la sienne puisqu'il était borgne et défiguré. Mais ce n'était pas la position d'autres loges dont celle de Charleston. Il y arriva à bord des « *Deux Frères* » le 1^{er} janvier 1788, fut initié le 28 janvier, et de là partit directement pour Marseille où il arriva le 21 mars. C'est là qu'il apprit, par une lettre du curé de Saint Rémi à Bordeaux, la mort de son père qui lui laissait, malgré leurs différends et suivant la coutume, tous ses biens, y compris la rue Ramonet aux Chartrons, et plus de 50.000 livres dont il profita pour rembourser ses créanciers et effacer sa dette. Mais il resta à Marseille pour établir de solides liens avec les Samatan auxquels il donnait accès aux Antilles alors qu'eux lui ouvraient les portes du Levant. Cette transaction lui fut très profitable, notamment dans les débuts de la Révolution Française dont il compensa les déficits alimentaires par de gros apports de blé américain lors des rotations continues de plusieurs bateaux.

Tout paraissait soudain lui réussir et on le nommait le « chanceux ». Or il n'en était rien car il avait construit un système de renseignement remarquable par des informateurs bien placés qui lui permettaient de prévoir les événements aussi longtemps que possible à l'avance. Il n'était donc que rarement surpris par les renversements fréquents de la conjoncture internationale comme en 1791 à la déclaration de guerre de la France révolutionnaire à l'Angleterre et son blocus maritime, comme à la libération de l'esclavage à Saint Domingue où les 500.000 esclaves s'en prirent aux 40.000 planteurs blancs dans des pillages et des massacres épouvantables. Avec ses bateaux Stephen Girard participa comme il le put au sauvetage des 10.000 rescapés et de leurs biens quand ils purent les emporter, ce qui était loin d'être le cas, et il fut accusé de s'être enrichi en en récupérant certains. Il en fut blessé, lui le citoyen américain connu dans sa ville comme un marin compétent, un franc-maçon respectable aux conceptions philosophiques jouissant d'une grande aisance qui l'écartait de toute recherche systématique du profit. Il lui fallut prouver qu'il était capable d'actions désintéressées pour le sort de son prochain et le bien-être communautaire. Les événements allaient soudain le lui permettre.

1793

L'année horrible. Tout bascula, tout devint tragique avec la Révolution française. Louis XVI décapité, les guerres déclarées, la Terreur installée, la panique régnait. Nombre de Français en totale détresse, comme les colons de Saint Domingue, furent les massacres et les atrocités cette fois-là en France avec l'arrivée, entre autres, totalement inattendue de Talleyrand et Chateaubriand à Philadelphie. Tout s'effondrait. Prévenu, Stephen Girard avait poussé son frère Jean à quitter Saint Domingue et à s'installer à New-York et averti Samatan à Marseille, mais trop tard, car celui-ci fut déclaré « ennemi du peuple » et décapité. Tout s'effondrait comme le trafic maritime, mais ce n'était rien encore...

Le 22 août 1793 un marin débarqué d'un bateau arrivant des Antilles s'affaissa soudain dans une rue près du port. Pensant qu'il avait trop bu deux passants l'aidèrent à se relever mais le malheureux se mit tout à coup à vomir du sang noir... « Vomito negro !! » hurlèrent-ils, la fièvre jaune !... Transporté à l'hôpital de Bush Hill, il y mourut le soir même. La nouvelle fut aussitôt connue et les fenêtres closes, les rues désertées. Toutes les précautions d'usage furent prises mais deux jours plus tard un autre cas de fièvre jaune se déclarait, puis 3, puis 4 dans les rues du port. En une semaine on comptait plus de 300 cas et, quoi qu'on fit, l'épidémie atteignit la ville entière. La panique devint terreur, tous ceux qui le purent fuirent, les services publics cessèrent de fonctionner, les cadavres s'accumulaient et les gardes de nuit criaient : « Mettez vos morts devant la porte ! ». Ils étaient ramassés par un chariot conduit par un esclave noir et jetés dans un puits, sinon ils étaient dévorés par les chiens errants. Philadelphie qui s'enorgueillissait de sa propreté était devenue une ville de désolation, à l'abandon où l'herbe poussait dans les rues. Sur les 50.000 habitants, 8.000 n'avaient pu partir et plus de la moitié succomba.



Durant l'épidémie de fièvre jaune à Philadelphie : août-octobre 1793

Le 12 septembre le maire put réunir 12 personnes pour mener la lutte contre le fléau et s'occuper de l'hôpital de Bush Hill surnommé l'Antichambre de l'Enfer ; mais le lendemain elle n'était plus que deux : Peter Helm et Stephen Girard. S'y joignait le Docteur Rush seul médecin encore en ville. Ces trois personnes rejoignirent Bush Hill où était aussi le Docteur Devèze, un français. Les quatre hommes se répartirent la besogne : les deux médecins continuèrent de soigner les malades avec les deux infirmiers qui ne s'étaient pas enfuis, Peter Helm s'occupait des rapports avec l'extérieur et Stephen Girard du fonctionnement intérieur. Après l'inventaire du linge et des médicaments, il voulut faire celui des vivres et tomba sur une cohorte de pillards qui se battaient pour emporter le peu qui restait. À cette vue il retrouva, pistolet au poing, l'énergie du capitaine de navire qui matait les mutineries et l'ordre revint vite. La tâche était immense avec le nettoyage des locaux, l'évacuation des morts, le soutien moral à ceux qui allaient mourir et comme Bush Hill manquait de tout, c'est avec son propre argent qu'il payait cercueils et fossoyeurs pour les indigents, achetait des médicaments où il en trouvait, approvisionnait les cuisines et faisait revenir les soignants à prix d'or. Au bout de treize jours il avait 25 personnes sous ses ordres dont 13 infirmiers et il put aussi subvenir aux besoins et au destin des 192 orphelins recueillis à l'hôpital. Il y resta deux mois jusqu'à la régression de l'épidémie à la fin octobre. Mais il ne fut pas pour autant l'objet de la reconnaissance du conseil municipal qui ne lui accorda, comme à Peter Helm, que leur « cordiale gratitude et leurs remerciements fraternels ». Aussi, connaissant bien l'ingratitude humaine, il profita des circonstances pour acheter à des fuyards des immeubles qu'il n'aurait pu acquérir en temps normal. Personne ne lui reprocha ces transactions « in extremis », juste récompense d'un dévouement sans arrière-pensée.

L'ascension

À partir de 1795 tout redevint clair et la prospérité de Philadelphie reprit un vigoureux essor, tout comme celle de Stephen Girard. Allant dans ce sens, Sally, sa *homekeeper* du moment, le poussa à quitter le modeste logis où il habitait depuis 1776 pour migrer dans les nouveaux quartiers résidentiels qui se créaient. Mais il ne voulut pas aller « up-town », se souvenant de la rue Ramonet où se cumulaient la résidence et les bureaux, et il fit les plans d'une belle maison sur un terrain près du port à North Water Street. Il le lui expliqua : « *J'aime le fracas des chariots qui passent, l'odeur du goudron et les odeurs de la rivière. J'ai besoin de m'endormir du bruit que font les marins ivres. Je veux de ma terrasse voir arriver et partir mes bateaux* ».



Maison de Stephen Girard, à Water Street

C'est de cette grande maison, meublée en style français Louis XVI avec une belle cave de vins français et de cognacs, qu'il constitua son réseau d'information d'après les rapports précis qu'il exigeait de ses capitaines et de ses correspondants à l'étranger. Tout aussi méticuleux pour lui-même, il envoyait toute lettre importante en double exemplaire à deux bateaux différents et en conservait une copie dans ses archives. Il était ainsi au courant des événements à venir et en déduisait ses comportements commerciaux les meilleurs. Il en conclut que l'état de guerre continuelle en Europe, avec ses alternatives de blocus maritime, entravait beaucoup trop le commerce triangulaire classique et qu'il fallait songer à aller au-delà comme l'avaient déjà compris les Anglais et les Hollandais avec l'Inde et la Chine. Et il estima que lui, Stephen Girard, l'américain, avait suffisamment accumulé de

bénéfices pour les risquer dans l'édification d'une flotte adéquate qui parcourrait les mers du monde sous le pavillon à 13 étoiles. Il conçut lui-même les plans de cette nouvelle série de clippers à 3 mâts qu'il baptisa « Les Philosophes » pour honorer les auteurs qui avaient tant marqué ses conceptions humanistes et républicaines.

Il commença avec le *Voltaire* qui sera suivi, année par année, par le *J.J.Rousseau*, le *Helvetius*, le *Diderot*, le *Liberty*, le *Montesquieu*, le plus réussi de tous qui battra le record de la traversée de Madras en Inde à Philadelphie en seulement 86 jours...



Le Montesquieu

Les bénéfices de cette nouvelle armada furent considérables à l'image du périple du *Voltaire* en 1803. Parti de Philadelphie chargé de tabac, de sucre et de bois pour 68.000 dollars, il se rendit en Europe et vendit son chargement à Santander et Bordeaux. Il y embarqua vins et cognacs, puis du drap à Amsterdam et alla les vendre à Saint Pétersbourg et de là à l'Île de France en allant sur les Indes. Il partit se décharger en Chine à Canton d'où il revint sur Philadelphie en rapportant des nankins, de la soie et du thé après 18 mois de croisière. Après suppression des frais le bénéfice s'élevait à 180.000 dollars... Cela faisait deux fois et demie la mise initiale en 18 mois ! Ses affaires furent contrariées par l'*East India Company* qui avait le monopole du commerce du thé avec la Chine et surtout de l'opium qu'elle y vendait comme « drogue médicinale ». Mais Stephen Girard avait une telle expérience des manipulations humaines qu'il parvint à les surmonter grâce à son réseau de renseignement, ses relations maçonniques, sa scrupuleuse comptabilité, ses paiements en cash avec des piastres en argent pour soustraire ses capitaines et ses subrécargues aux aléas des cours du moment dans les ports.

C'est ainsi qu'à la tête d'une flotte qui comptait aussi nombre de navires affrétés, ses documents montrent qu'en 1797 il avait en actif 340.518 dollars, puis 623.031 dollars en 1802 et qu'en 1807 son caissier vint l'aviser qu'il venait de doubler le cap du million de dollars ! Il était le premier citoyen américain à atteindre cette fortune dont la nouvelle se répandit vite et dont ses concitoyens furent frappés. Cela ne changea rien à son comportement quotidien ni à sa façon de mener ses affaires, mais le contraignit à accepter d'entrer au conseil municipal et à devenir l'administrateur du port de Philadelphie.

Girard, cependant, ne savait pas se contenter des préoccupations débordantes de ses affaires mondiales : il lui fallait, pour se délasser, avoir une activité manuelle car, français de naissance, il avait l'amour de la terre, étant convaincu qu'une fortune n'est solidement acquise que si elle repose sur la culture. Sans doute trouvait-il un plaisir sain dans les travaux des champs, sorte de navigation terrestre soumise aussi aux caprices des éléments, avec lesquels on ne triche pas. C'est pourquoi il acheta en 1797 à Passy Unk près de Philadelphie deux propriétés mal exploitées qu'il agrandit progressivement jusqu'à 100 hectares. Il avait commencé en écrivant à son agent de Bordeaux de lui envoyer « quelques ceps de vigne de muscat ainsi que 12 poules et 2 coqs sélectionnés » puis avait enchaîné en élevant les meilleures races de bétail avant de se lancer dans l'agriculture avec les traités les plus documentés de l'époque. Il importa d'Europe des arbres fruitiers inconnus en Amérique, fit installer des serres où mûrissaient en toutes saisons oranges, citrons, mangues et fruits exotiques. Il s'enorgueillit aussi d'avoir fait connaître l'artichaut, jusque-là méconnu aux États-Unis. Aux cultures, il avait adjoint deux sortes d'élevages singuliers. D'abord celui des chats siamois destinés à protéger ses magasins et les cales de ses navires des dégâts des rats et des souris. Ensuite, chose curieuse, celui des serins car il était féru de leur chant qu'il écoutait avec ravissement et dont il faisait, là aussi, commerce. Peu enclin aux mondanités, fuyant la vénération suscitée par sa récente fortune, Stephen Girard se réfugiait de son énorme travail à Passy Unk. L'âge venant doucement, il se préoccupa de sa solitude, non pas physique ou affective, car il avait ses maîtresses, mais de son absence de descendance pour l'avenir de sa fortune. Tout était exclu avec sa femme Polly définitivement internée en psychiatrie. Cette stérilité le touchait même avec ses *housekeepers* qui n'auraient sûrement pas rechigné à lui donner un héritier qu'il aurait reconnu. Le hasard lui fut alors favorable car son frère Jean mourut subitement à New-York laissant ses trois filles dans le besoin. Il les fit aussitôt venir vivre avec lui à North Water Street pour leur assurer la meilleure éducation et le meilleur train de vie possible. Si ce fut un grand bien pour elles, ce le fut aussi pour lui par

l'apport dans sa vie, qui en manquait totalement, de jeunesse et de rires qui adoucissent la rigidité de son caractère.

Le financier

Étant donné les incertitudes de ce début de XIX^e siècle avec ses frontières cloisonnées, ses guerres continuelles, ses blocus maritimes, il était vital d'être bien informé des problèmes de change et de parité des monnaies qui compliquaient l'opération la plus simple. Bien que remarquablement renseigné, comme on l'a vu, pour éviter tous les pièges, Stephen Girard souffrait de subir les manipulations des banquiers et finit par concevoir que le meilleur moyen d'y échapper était de devenir banquier lui-même. L'occasion vint à point.

En 1791 le Congrès américain avait créé une banque nationale la « Bank of the United States » située à Philadelphie pour une durée de 20 ans. En 1810 se posa la question du renouvellement de la concession par un comité d'étude de cinq membres dont faisait partie Girard. Le Congrès ayant voté contre le 3 mai 1810, la banque fut dissoute et ses actions s'effondrèrent. Toujours bien renseigné Girard avait racheté 90% du capital d'un million de dollars pour une somme de 30.000 dollars. Dans la foulée il racheta l'immeuble du siège social pour 120.000 dollars. Pour 150.000 dollars, donc, il devint propriétaire d'un actif estimé à 10 millions de dollars. Belle affaire bien menée !... Il bascula ainsi définitivement dans le monde de la finance, étant possesseur exclusif de la « Girard Bank » qui émettait des billets de banque à l'effigie d'un navire et d'un aigle, la « monnaie Girard ». Les autres banques privées tentèrent bien une campagne de dénigrement, mais la banque de « l'oncle Stephen » ayant remplacé celle de « l'oncle Sam » y résista grâce à l'habileté devenue légendaire de Girard qui ajouta sans heurt son statut de banquier à celui d'armateur. Et il fit encore bien mieux quelques années plus tard grâce à son sens civique et patriotique, tout en tirant parti de cette nouvelle aventure.

En 1812, les Britanniques, qui n'avaient toujours pas admis la perte du plus beau fleuron de leur empire colonial, devinrent tellement agressifs sur mer et à partir du Canada, que le Président Madison ne put faire moins que de leur déclarer la guerre le 4 juin. Les États-Unis se battirent seuls sans aide possible de la France où Napoléon était engagé dans sa désastreuse campagne de Russie. La nation n'étant prête ni moralement ni matériellement, la situation militaire devint vite très grave car les troupes anglaises occupèrent Washington où elles brûlèrent les bâtiments publics, le Capitole et les ministères (la paix revenue la résidence du président fut repeinte en blanc d'où le nom qui lui est resté). Seule la Nouvelle Orléans résista à l'attaque grâce aux flibustiers français, les frères Lafitte, dont

c'était le fief. 1813 annonçait la fin des États-Unis et le retour au colonialisme anglais car, non seulement le territoire était presque complètement envahi, mais les caisses étaient vides pour payer les fonctionnaires, les troupes et acheter des armes. En catastrophe, l'État fédéral émit l'emprunt de la dernière chance : 16 millions de dollars. Ce fut un échec car les banques privées firent les mortes et seuls 4 millions de dollars furent souscrits. C'est alors que Stephen Girard joua son va-tout. Certes il se savait assez fort pour survivre à une victoire anglaise, mais il ne pouvait admettre de voir disparaître 35 ans de sa raison d'être, la prospérité naissante des États-Unis, la défense des idées auxquelles il croyait tant, et de ne plus voir le pavillon aux 13 étoiles flotter dans tous les ports du monde. Bref il mit tout son actif dans le plateau de la balance, convainquit deux autres hommes d'affaire du bien-fondé de sa décision, Parish et le marchand de fourrure Astorg, et il apporta plus de 8 millions de dollars soit plus de la moitié de la somme qui manquait à l'emprunt... Cette décision spectaculaire fit tout basculer. La confiance revint d'un coup, les armes furent achetées, les militaires reprirent le dessus et l'Angleterre, en mauvaise posture en Europe, préféra signer la paix en décembre 1814.

Les États-Unis d'Amérique étaient sauvés ! Qui sait maintenant que c'est un gamin de Bordeaux, borgne, défiguré, malaimé, parti à l'aventure à 14 ans, devenu le premier millionnaire américain qui a sauvé les États-Unis de la faillite et de la disparition, et lui a permis d'exister avant de devenir la nation la plus puissante du monde ? Et encore moins à Bordeaux !

L'avantage que Girard tira de cette aventure fut d'acquérir, en même temps que de nouveaux biens, un crédit moral considérable pour son audace, son patriotisme et sa réussite financière et d'être choisi en 1816 par le président Madison comme l'un des cinq directeurs de la nouvelle Banque des États-Unis, banque d'émission par laquelle il était au courant de toutes les décisions dont il pouvait tirer profit pour la Girard Bank. Par contre il refusa tous les honneurs, titres et décorations et se replongea dans la gestion de sa banque et la conduite de sa flotte, devenue une des plus importantes du monde commercial d'alors, en ne changeant rien à ses habitudes adoptées après toutes ces décennies à Philadelphie. Il se levait à l'aube, recevait à son petit déjeuner ses capitaines et subrécargues puis allait à son bureau jusqu'au déjeuner que présidait sa gouvernante avec les apprentis. Après quoi il retournait à son travail jusqu'au souper à 8 heures mais n'éteignait pas sa lampe avant minuit pour terminer ses correspondances. Chaque fois qu'il le pouvait cependant, il allait à sa ferme de Passy Hunk non pas pour se reposer car pour lui « To rest is to rust » (« se reposer c'est se rouiller ») ... Et il bêchait, taillait ses rosiers et soignait ses arbres fruitiers. Et si certains s'indignaient

de le voir travailler un dimanche, il se justifiait en disant qu'on honorait mieux l'Être Suprême en produisant quelque chose qu'en ne produisant rien.

À partir du jour où il était devenu banquier, sans cesser d'être armateur et exploitant agricole, Girard avait modifié ses journées. Il ne passait plus que ses matinées à North Water Street et allait ensuite à pied à sa banque, quel que fût le temps. Et pour se rendre à sa ferme il se contentait d'une petite charrette attelée à un seul cheval qu'il conduisait lui-même. Pour cela et avec sa manie de faire durer indéfiniment ses vêtements et ses chaussures, ses détracteurs le traitaient d'avare, ce qui était faux car l'avare ne spéculait point au risque de perdre ses richesses et de ne plus pouvoir les contempler. Bien au contraire, il passait son temps à prendre des risques et d'avoir de lourdes pertes, ce qui le relançait à l'assaut de nouvelles conquêtes. Et ce n'est pas non plus parce qu'il était « près de ses sous » qu'il allait plutôt à pied qu'en voiture, mais parce qu'ayant beaucoup admiré Rousseau, il adhérait tout simplement, sans être un rêveur, à la promenade solitaire qui était aussi bonne pour la santé. Bref, pourquoi paraître riche, il lui suffisait de l'être. Peut-être a-t-il voulu marquer les esprits, lui qu'on appelait le « Napoléon de la finance », en donnant de sa personne de millionnaire américain une image frappante par la modestie de son aspect. Il faut aussi remarquer qu'il a toujours voulu faire ignorer à la postérité les traits de sa disgrâce faciale en refusant systématiquement tout portrait de lui. Celui qu'on trouve à la loge maçonnique de Philadelphie comme sa statue qui orne son tombeau à son Collège, ont été faits de chic après sa mort.

Enfin, comme tout bon marin, Stephen Girard était un homme superstitieux, autre aspect paradoxal de sa personnalité. Le plus célèbre était son lien avec le vendredi, mauvais jour pour tous les chrétiens, puisque celui de la mort du Christ. Mais Girard avait décidé le contraire pour lui car c'était un vendredi qu'il avait pour la première fois pris le commandement d'un navire, objet essentiel de sa fierté. De ce fait, il ne prenait de décision forte que le vendredi et tous ses navires, où qu'ils fussent dans le monde, ne pouvaient appareiller qu'un vendredi !

Les Français

La colonie française de Philadelphie fut importante d'abord avec les exilés fuyants les massacres de la Terreur et les spoliations des biens nationaux. Les plus connus furent Chateaubriand qui ne fit qu'un passage rapide, contrairement à Talleyrand qui y resta près de trois ans, en porte à faux avec les autres émigrés qui lui reprochaient d'être resté en bon terme avec les Conventionnels alors que les

sans-culottes le traitaient d'aristocrate. Mais à côté d'un humour et d'une intelligence hors pair s'ajoutait chez lui un appétit tellement démesuré pour l'argent qu'on se détourna vite de lui, y compris Stephen Girard.

L'afflux majeur se fit après la chute de l'Empire napoléonien avec la liste des proscrits établie par Fouché à la demande de Louis XVIII. Y figuraient entre autres les généraux Drouet, Cambronne, Mouton-Duvernet, Grouchy, Poniatowski, les deux fils du prince Murat, les deux Lallemand, etc. Ce beau monde s'agglutina autour de Joseph Bonaparte et vivait dans les fastes et la nostalgie de l'ancien Empire. Joseph Bonaparte était un homme aimable et courageux mais avec l'amour du tape-à-l'œil que lui avait donné l'incroyable ascension de son frère Napoléon. Stephen Girard l'avait déjà approché en 1803 quand il était venu à Philadelphie négocier la vente de la Louisiane au gouvernement américain. En 1806, Joseph était devenu roi de Naples après la victoire de Masséna, puis fut envoyé à Madrid par Napoléon pour être roi d'Espagne et des Indes occidentales avant d'en partir (avec une partie des bijoux de la Couronne) après la retraite de Russie et la défaite de Victoria.

Le 5 juillet 1815, après Waterloo, Napoléon était interné à l'île d'Aix avant son départ pour Sainte Hélène, quand son frère Joseph, caché près de Rochefort, réussit à le joindre. Étant donné la grande ressemblance entre les deux frères, il lui proposa de prendre sa place et de le faire partir pour les États-Unis. Napoléon lui répliqua : « *Non ! Ce serait une faute et, pire, une lâcheté !* » Et c'est donc Joseph qui fuira aux États-Unis sous le nom de Survilliers, nom d'une de ses propriétés près de Paris. Il prit place à Bordeaux sur un navire américain le *Commerce* affrété par un riche américain appelé Stephen Girard et débarqua à New-York le 28 août 1815. Washington refusa pour raison diplomatique de recevoir l'ex-roi d'Espagne lequel se dirigea vers Philadelphie, qu'il connaissait bien, où il retrouva Stephen Girard qui devint le gestionnaire de sa fortune qui était conséquente. La sympathie entre les deux hommes étant profonde, il lui fit acquérir le domaine de Point Breeze pour y édifier un palais princier qui eut beaucoup de succès avant d'être détruit par un incendie en 1830. Par contre, Girard refusa de s'engager dans l'idée folle de tous ces généraux d'aller délivrer Napoléon de Sainte Hélène. Ils achetèrent un bateau armé doté de canots qui aurait de nuit atteint des points de rendez-vous déterminés de l'île pour emmener l'Empereur. Ce serait Stephen Girard, conseiller maritime de cette expédition, qui aurait finalement persuadé de l'inutilité de cette entreprise. Une autre entreprise de libération lui fut proposée, qui émanait de juristes maçonniques de La Plata et du Chili dont le chef était un vénézuélien du nom de Simon Bolivar. Sachant son attrait pour la démocratie et son opposition aux

régimes coloniaux, celui-ci lui demandait de les rejoindre pour une grande odyssée de libération de l'Amérique latine. Stephen Girard s'en ouvrit à son ami James Monroe, alors Président des États-Unis, qui lui conseilla vivement de ne pas s'en mêler.

Dans l'ensemble, ses rapports avec le monde des émigrés furent excellents car il jetait un pont entre eux après un demi-siècle de sa présence en Amérique d'où ils voyaient ensemble naître un nouveau monde émergent des événements considérables survenus tant en Europe qu'en Amérique. Parmi ses intimes figuraient les frères Murat et Lallemand, tous généraux d'Empire. À l'un des Murat, il fit épouser une nièce de Washington et à une de ses nièces, Henriette, le plus jeune des Lallemand qui avait été un des derniers combattants à Waterloo. Ils furent à l'origine de la « Société pour la culture de la vigne et de l'olivier » d'abord située dans l'Alabama qui avait pour projet, avec le phalanstère de plusieurs centaines de grognards de la Grande Armée, de conquérir le Texas et de nommer Joseph Bonaparte Empereur des Indes occidentales et du Mexique... Pressenti, Joseph Bonaparte répondit qu'il avait été deux fois roi et qu'il n'avait aucune envie de le redevenir. Le projet en resta là. Célèbre fut par contre le dernier voyage triomphal de La Fayette en 1824 qui entra à Philadelphie dans un traineau tiré par six chevaux blancs et passa sous un arc de triomphe reproduisant celui de Septime Sévère à Rome au milieu d'une foule délirante d'allégresse. Après réception à la State House du Delaware, ce fut Stephen Girard qui le reçut officiellement en tant que président de la loge maçonnique de la ville avec 400 frères en tenue de gala, puis qui l'accompagna rencontrer le comte de Survilliers à Point Breeze avant de le ramener à bord d'une péniche décorée menée par 16 rameurs pour descendre la Delaware jusqu'à son bateau en partance pour la France.

Les dernières affaires

Vint en 1825 une nouvelle crise économique dont Stephen Girard tira profit car c'est dans les périodes difficiles que les grands hommes d'affaires font preuve de leur talent. Grâce à ses solides réserves et à son absence de dettes, il acquit 8.000 hectares de riz et de coton en Louisiane et de nombreux bateaux et chantiers navals. Mais surtout il avait compris que le développement des transports allait se faire avec l'apparition de la machine à vapeur essentiellement par voie maritime et sur terre par voie ferrée. Il avait de ce fait réussi à mettre la main en Pennsylvanie sur 100.000 hectares de terre où des prospecteurs avaient découvert que leur sous-sol était extraordinairement riche en charbon !

Finalement à 80 ans il était devenu le plus fortuné d'un pays pour qui l'accès à la richesse constituait la meilleure démonstration de la valeur humaine et sociale d'un individu. Il possédait à Philadelphie des centaines de constructions en tout genre. La banque et l'armement Girard lui appartenaient entièrement. Il avait par ailleurs d'importantes propriétés rurales, les 8.000 hectares de Louisiane et les 100.000 de concessions minières en Pennsylvanie. Il était actionnaire majoritaire de compagnies de chemin de fer, de sociétés métallurgiques, de chantiers navals et de comptes créditeurs à Londres et Paris. Une telle fortune ne manquait pas de déclencher les pires jalousies, des critiques acerbes de « profiteurs des misères des autres », d'escroc avide et cupide, d'autant plus qu'il résistait sans faille à tous les aigrefins, les farfelus, et à la cupidité des héritiers impatientes d'hériter de l'oncle d'Amérique. S'il aimait de toute évidence l'argent, il était resté raisonnable, économe et détestait les gaspillages. Il avait donc décidé de ne rien faire contre sa morale et d'aider ceux dont la vie n'avait pas été favorable et, sans n'en rien dire, il secourait enfants, émigrés de tous les milieux, hôpitaux, églises, orphelinats comme on le verra dans son testament. Mais aussi ceux qui lui paraissaient de valeur tels les frères Dupont de Nemours après l'explosion d'une poudrerie pour les sauver de la faillite, ou le Président des États-Unis James Monroe pour ses dettes.

Le 21 décembre 1830, alors qu'il se rendait toujours à pied à sa banque, il fut renversé dans la rue par un charriot au grand trot. Blessé à la tête il fut ramené à son domicile où il resta alité quelques jours pour la 2^e fois de sa vie. Six semaines après il avait repris ses affaires notamment pour sa nièce Henriette, veuve de Lallemand, dont il nomma le deuxième mari chairman d'une nouvelle compagnie de chemin de fer. Néanmoins, il devait avoir des inquiétudes car en mai 1831 il décida de rédiger son testament dont un notaire avait dit : « *On en reparlera encore dans cent ans* ». Ses forces avaient effectivement diminué depuis son accident et, atteint par une épidémie de grippe, le 26 décembre 1831 vers 4 heures de l'après-midi, il dit en français : « *Oh, que j'ai mal à la tête ! Ce que je peux souffrir !* » et il mourut... Il avait 81 ans.

Le jour de l'enterrement, le 30 décembre, le cortège funèbre partit à 10 heures du matin de sa résidence de North Water Street. Après les proches du défunt, suivaient en ordre la Mairie, le port de Philadelphie, les officiers de la Grande Loge de Pennsylvanie, la société de secours des capitaines de navire indigents et leurs veuves, les officiers de l'hôpital, etc. Cet imposant convoi était entouré d'une foule immense, pour accompagner « Old Stephen », qui s'interrogeait aussi sur la raison qu'avaient les autorités catholiques d'accepter d'enterrer Girard dans un cimetière catholique car s'il était catholique non pratiquant, il était franc-maçon et donc *ipso*

facto excommunié... alors que 396 frères attendaient le cercueil sur le parvis de la Holly Trinity Church ! Le fait était que l'archevêque de Philadelphie, pour éviter un scandale devant une si haute personnalité, avait résolu d'y donner une absoute. Mais quand Mgr. Kenrick entra dans le cœur pour officier, il se trouva face à la délégation maçonnique en collier et écharpe et dans un silence effrayant ; le prélat s'était retourné avec prêtres et enfants de cœur dans la sacristie. Chacun se demandait ce qui allait se passer car le catafalque avait été déposé à même la terre au milieu de la nef. C'est alors que six francs-maçons sortirent des travées, hissèrent le cercueil sur leurs épaules, sortirent de l'église et devant l'assistance ébahie allèrent au cimetière où les fossoyeurs les attendaient pour une mise au tombeau normale.

C'est ainsi que fut enterré l'homme le plus riche d'Amérique le 30 décembre 1831 à midi et c'était ... un vendredi !

Le testament

En l'absence d'héritiers directs, le reste de la famille espérait une manne qui ne vint pas, loin de là, déclenchant une succession de procès qui marqua à l'époque la jurisprudence américaine. Le montant des biens à répartir se montait à 8 millions de dollars en meubles, immeubles, terrains, actions, espèces et œuvres d'art.

1^{er} lot : de 80.000 dollars, alla à sa famille : à ses trois nièces plus Victoire, fille de sa sœur Sophie et à son frère Étienne. S'y ajoutèrent 60.000 dollars pour les biens acquis après la rédaction du testament.

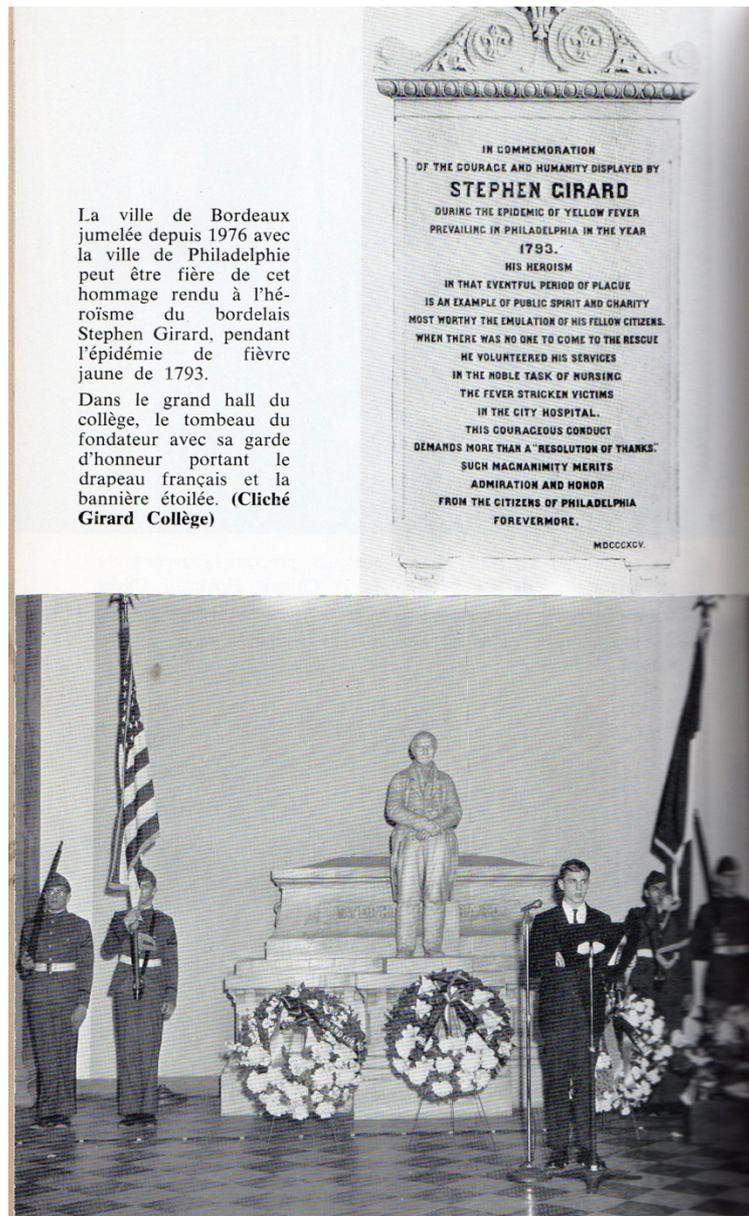
2^e lot : 2 millions de dollars étaient réservés pour l'édification du Collège.

3^e lot : Tout le reste de la fortune allait à la ville de Philadelphie pour hôpitaux, institutions pour les sourds-muets, orphelinats, écoles publiques, secours aux marins du port, Loge de Pennsylvanie...

Les arguments des héritiers frustrés étaient qu'une municipalité, association sans capacité légale n'était pas habilitée à recevoir les dons de propriétés foncières. C'est seulement en 1844 que la Cour Suprême de Washington (soit 13 ans après le décès) valida le testament ce qui permit enfin de commencer la construction du Collège, extraordinaire témoignage de l'altruisme et du travail de cet homme qu'on disait avoir un cœur de pierre. À l'entrée du Collège se trouve l'impressionnant « Main Building », véritable temple grec entouré de 34 colonnes corinthiennes.



Dans le hall recouvert de marbres rares se trouvent une stèle biographique qui rappelle les principaux événements de la vie de Stephen Girard, et sa tombe sur laquelle se dresse sa statue en pied le représentant couvert de sa redingote éternelle, les bras croisés, entouré des drapeaux américains et français. Comme déjà dit, c'est devant cette statue que se déroule chaque année la commémoration de son anniversaire accompagné par la « Marseillaise » devenue l'hymne du Collège.



La ville de Bordeaux jumelée depuis 1976 avec la ville de Philadelphie peut être fière de cet hommage rendu à l'héroïsme du bordelais Stephen Girard, pendant l'épidémie de fièvre jaune de 1793.

Dans le grand hall du collège, le tombeau du fondateur avec sa garde d'honneur portant le drapeau français et la bannière étoilée. (Cliché Girard Collège)

À l'étage se trouve tout ce qui meublait ses maisons de North Water Street et de Passy Unk avec un mobilier français Louis XVI, son bureau, de nombreuses pendules, des faïences indiennes et chinoises, beaucoup de tableaux des ports français, des maquettes de ses propres bateaux, les bustes de Napoléon, de Voltaire et Rousseau et enfin un orgue à cylindre imitant le chant des oiseaux qu'il aimait tant.

Véritable université entourée d'un haut mur d'enceinte, le Collège comporte 18 bâtiments de deux étages pour les dortoirs, réfectoires, salles de cours et d'étude, salles de sport, piscines et stades destinés à l'enseignement, l'éducation strictement laïque, l'entretien et la formation professionnelle d'enfants orphelins mâles de 7 à 16 ans, pauvres et de race blanche, sélectionnés par un jury, pour en faire une élite. Leur nombre était limité à 300 au début mais pouvait monter à 600.

Imprégné des idées des Lumières, Girard n'était surement pas un raciste mais son choix ne pouvait être autre dans un pays où l'esclavage avait force de loi sans perspective d'abolition. De la sorte, de 1851 à 1966, environ 20.000 enfants « pauvres et blancs » ont été éduqués avec l'argent légué par Stephen Girard et la majorité d'entre eux ont fait de bons et loyaux citoyens des États-Unis en réussissant dans le métier ou la profession choisie à la sortie du Collège. Mais à partir de 1965 (on reparlera de ce testament dans cent ans disait un notaire) de nombreuses manifestations se firent aux portes du Girard Collège pour supprimer cette ségrégation, avec parfois la présence du pasteur Martin Luther King. Après de nombreuses péripéties la Cour Suprême des États-Unis rendit en 1968 (donc 137 après) un arrêt enjoignant d'appliquer les lois contre la ségrégation et abolit la clause du testament réservant aux seuls enfants « enfants pauvres et blancs » les bénéfices d'une éducation gratuite. En 1967 il y avait 650 élèves, en 1971 il y en avait 391 blancs et 61 non blancs ; en 1976 le nombre était tombé à 286 dont une large majorité de non blancs et actuellement la population estudiantine est devenue mixte et afro-américaine. On est donc loin du testament de Girard mais il est probable qu'il aurait approuvé cette décision en accord avec ses convictions humanistes et altruistes.

Voilà donc ce qu'a été la vie de cet enfant de Bordeaux que Bordeaux a oublié.

Avec mes remerciements à : Maxime Lebreton

Max Dorian

Robert Mathieu

Hélène Maumy Florescu